

HALETANT. VERTIGINEUX. ADDICTIF.

LE  
ROMAN  
DE  
MARCEAU  
MILLER





# Le Roman de Marceau Miller





Marceau Miller

Le Roman de  
Marceau Miller

Éditions  
de La Martinière

Retrouver Marceau Miller sur [www.marceaumiller.com](http://www.marceaumiller.com)



@marceaumiller.auteur

979-10-401-1472-7

© 2025, Éditions de La Martinière

Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La vie rétrécit ou s'étend proportionnellement  
à notre courage.*

Anaïs Nin



## Prologue

Un éclair vrille mon cerveau, un coup violent sur mon crâne me déséquilibre. Je suis à deux cents mètres au-dessus du vide, j'escalade une paroi rocheuse que je connais bien. Mes ongles griffent le granit, mes mains lâchent prise. À cet instant je comprends que tout est terminé. Par goût du défi, par orgueil peut-être, j'ai toujours grimpé à mains nues sans m'encorder. Je savais qu'un jour j'en payerais le prix.

D'abord, je vois le ciel. Puis cent mètres de paroi défilent en quelques battements de cils. Je distingue à peine la silhouette qui disparaît derrière le sommet que j'étais sur le point d'atteindre. Cette silhouette m'est familière. Elle vient de provoquer ma chute, dans le vide, et je vais mourir. Une pensée m'apaise étrangement : je vais rejoindre ma sœur. Cela fait vingt ans qu'elle est partie ; ce matin en me levant, j'étais loin d'imaginer que nous aurions rendez-vous aujourd'hui.

Je m'appelle Marceau Miller, je suis un romancier à succès. Demain, vous pourrez lire sur ma page Wikipédia,

juste en dessous de la ligne « Naissance » : « *Décès : 16 mai 2021 (à 40 ans).* » L'ironie du sort veut que j'aie passé des années à écrire comme si chaque jour pouvait être le dernier. Je laisse derrière moi le manuscrit le plus important de ma vie. Comme si une part de moi avait pressenti ce moment, anticipant l'imprévisible rendez-vous avec le destin. La faucheuse ne vous envoie pas une lettre recommandée pour vous avertir du jour et de l'heure de votre mort. Je leur laisse, à Sarah, aux autres. Libre à eux d'en faire ce qu'ils pourront. Je leur devais la vérité.

Mon corps flotte dans l'air, je ne maîtrise plus rien. Le sol s'approche à une vitesse effroyable. Mon cœur se serre pour mes enfants, Hermione, Benjamin, et ma femme, Sarah, avec qui nous avons tout construit.

J'aperçois mon pick-up garé au pied de la paroi et je comprends que je vais m'écraser juste à côté. Rien d'autre ne me traverse l'esprit. Pourtant, il paraît que l'on voit défiler toute son existence dans une pareille situation. On a tous fait ce cauchemar affreux : on tombe dans le vide, sans plus rien pour vous retenir. On se réveille le corps trempé de sueur et le cœur au bord d'exploser, avec une impression de malaise qui vous poursuit pendant des heures.

Je me suis toujours demandé si notre cerveau se déconnecte avant la collision fatale. Dans quelques centièmes de seconde, je serai fixé.

Cinquante mètres.

Dix mètres.

Ténèbres.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHUTE



Samedi 15 mai 2021

*Le jour précédant la mort de Marceau Miller*

Installée dans le rocking-chair sur la terrasse du chalet, je lève la tête du roman qui m'absorbait tout entière. Mon thé fume encore. C'est là que j'aime être, face au Léman, *mon lac*, comme s'il m'appartenait. Dans chacune des histoires que mon mari écrit, rien n'annonce l'orage qui va s'abattre sur ses personnages. C'est souvent sournois, ça frappe de plein fouet. Je bois une gorgée de mon Saint James, un thé noir corsé aux notes chocolatées, et je repose ma tasse. C'est son vingtième livre, et il arrive encore à me surprendre. Je ne cerne pas tout chez Marceau, mais il faut lui reconnaître une chose : son succès est mérité. Il manie le suspense comme personne. Trop, même. Partout, tout le temps.

Un vrombissement de moteur me sort définitivement de ma lecture. Une embarcation approche du ponton, au fond du jardin. Je l'ai révisée la semaine dernière, elle fait partie

de la flotte des bateaux que nous possédons, avec Karen, mon associée. Ce petit hors-bord n'est plus rien qu'une coque de noix rafistolée, que l'on n'oserait jamais proposer à nos clients. Mais il fait le bonheur de nos enfants. Parfois je me rends à l'agence avec, en longeant la rive jusqu'à Yvoire. Cela prend un quart d'heure de plus qu'en voiture, mais c'est aussi pratique que le vieux pick-up de Marceau pour transporter du matériel.

Benjamin est aux commandes du hors-bord. À dix ans, il manœuvre déjà bien, mais il s'approche un peu vite du ponton à mon goût. Marceau agite les bras. Il doit être en train de lui demander de ralentir. Je souffle sans le vouloir lorsque le bateau se glisse sans heurts le long du ponton. Ils se sont aperçus de ma présence. Tous les trois me font de grands signes de la main. Je souris et leur rends leur geste. Hermione, notre aînée, postée à la proue de l'embarcation, bondit sur le débarcadère et attrape l'amarre que lui lance son père. Je surveille la manœuvre. Le ponton sur pilotis n'est pas bien large ; ses longues jambes de bois s'enfoncent dans les profondeurs pour y prendre racine dans des plots de béton enchâssés dans un mélange de vase et de galets verdis. En cette saison, quand le soleil est encore si chaud, les lames de bois ne glissent pas, tout va bien. Benjamin coupe le moteur et rejoint son père et sa sœur.

Je repose mon livre sans même y glisser de marque-page. J'ai mémorisé le numéro de folio. 40, notre âge à Marceau et moi. Et à la page 40, ça se passe déjà mal pour les personnages. Ce n'est que le début, je m'en doute.

Je me lève et m'étire. L'ombre de la pergola est fraîche sur cette terrasse construite par mon grand-père, ébéniste – son dernier ouvrage avant de disparaître subitement il y a une dizaine d'années. Cet habillage extérieur du chalet, en partie recouvert de végétation, donne au lieu un esprit de maison de vacances. Le jardin s'étire sur près de quatre-vingts mètres de longueur, entouré d'un bois laissé à l'état sauvage et d'une haie également livrée à elle-même. Aux beaux jours, grâce à la proximité du lac, le gazon reste vert longtemps. Il est tondu depuis peu et bordé sur la rive par une frange de sable gris et de galets. Je me dirige vers les enfants. Benjamin commence déjà à me raconter ses aventures tandis qu'il court vers moi, mais il est trop loin, je n'entends rien. Hermione remonte avec son père, chargés de matériel de plongée.

– Avec papa je suis descendu à cinq mètres ! J'ai vu une féra grande comme ça !

Les bras écartés de mon garçon semblent trop courts pour l'énorme poisson aperçu dans le lac. Marceau arrive à mon niveau et pose un baiser sur mon front. Ses lèvres ont encore la fraîcheur du Léman. Benjamin le tire par la manche pour qu'il confirme ses dires quant à la découverte du miracle aux écailles brillantes. Hermione le surprend en lui enfonçant sur la tête la casquette qu'il a laissée tomber derrière lui. À cet instant, je ressens la fragilité du bonheur – aussi fugitif qu'un poisson qui disparaît dans les grands fonds. Ça donne le vertige, je prends conscience de tout ce que j'ai de plus cher et du mal que j'éprouverais si je

perdais l'un d'entre eux. Le bonheur nous tend la main sans prévenir. Il peut la reprendre aussitôt.

– Sarah ?

Marceau m'adresse un sourire, puis s'en va se délester plus loin du matériel de plongée. Je capte son regard, j'ai l'impression d'y lire ce que je ressens. Mais lui connaît le prix et l'impermanence de ces moments mieux que personne. Il a déjà recollé tant de morceaux après des bonheurs brisés. Il me fait penser à cet art japonais qui répare les céramiques cassées, le *kintsugi*.

Je peux presque suivre du doigt les cicatrices d'or que ses souvenirs ont laissées en lui.

Samedi 15 mai 2021

*Le jour précédant la mort de Marceau Miller*

La grande aiguille sur la pendule du salon n'indique pas encore 20 h. Ses cliquetis familiers s'estompent, couverts par un bruit venant de l'extérieur. Le jour décline, j'aperçois les phares de plusieurs véhicules filtrer à travers les érables dans l'allée. Le ronronnement sourd, caractéristique du moteur de la voiture de sport d'Alexis, fait vibrer les vitres de l'ancienne bibliothèque que je tiens de ma grand-mère Louise. Par la fenêtre, je l'aperçois bientôt sortir de son bolide, affichant un large sourire. Alexis, fidèle à lui-même. Benjamin tourne déjà autour du rutilant véhicule. Alexis l'attrape et le tient suspendu par les pieds comme une poupée de chiffon. J'entends leurs éclats de rire, je souris aussi. Puis ils se lancent dans une course endiablée et disparaissent vers le fond du jardin en criant.

Marceau descend l'escalier repeint en blanc, couleur dominante de notre intérieur. J'aime la lumière. Les larges ouvertures donnant sur le lac et le reflet des montagnes

nous permettent de ne jamais le quitter des yeux. J'ai aménagé le chalet comme un loft au rez-de-chaussée – cuisine américaine moderne associée à l'ancien, ouverte sur le salon et le coin bibliothèque. Un salon spacieux, peut-être un peu chargé en mobilier, je veux bien l'admettre, mais confortable et chaleureux. Marceau me rejoint près du canapé. Il me prend dans ses bras, je sais qu'il aime mon sourire. Il me le rend, sans me quitter du regard.

– Tu es prêt ?

– Jamais vraiment pour ces soirées, tu sais bien. Je préférerais me glisser sous les draps avec toi.

Il m'attendrit cet idiot. Cette phase est celle que je préfère : entre le moment où il termine un roman et celui où il disparaît dans un nouveau. C'est là que je le retrouve, que nous sommes les plus proches.

– Alors, pourquoi tu tiens tant à organiser ce rituel chaque année pour la sortie de tes romans ?

– Le rituel, Sarah, c'est la clé d'un écrivain. Un écrivain sans rituel est un écrivain mort.

– Tu es devenu superstitieux ? Sans rire, tu as peur de quoi ? Que ça s'arrête ? De ne plus plaire à tes lecteurs ?

– Deuxième chose, jolie madame : un écrivain qui n'a pas peur est un écrivain fichu. Il faut toujours écrire avec la passion par-dessus la crainte.

– Magnifique cette sortie, tu devrais la garder pour ta prochaine interview... Tiens, justement, voilà ton éditeur. En avance, comme toujours. Lui, il l'adore cette soirée. Et surtout mes empanadas au chèvre frais. Bientôt on ne verra plus sa ceinture.

Édouard Payet, à l'embonpoint bonhomme, balade son regard sur la façade du chalet, comme s'il hésitait à entrer. Je sais qu'il passe en revue toute la maison. Les menuiseries, les ouvertures, les charpentes de soutènement du toit, le balconnet à l'étage, la terrasse, la végétation négligemment entretenue. Il a toujours aimé cet endroit, l'ancre de son auteur phare. Il frappe à la porte, nous allons l'accueillir. Dans le sillage de l'éditeur, Freud, son Welsh Corgi, se dandine en entrant dans le petit hall que j'ai libéré pour l'occasion des affaires que laisse toujours traîner Benjamin. Les griffes du petit chien patinent sur le parquet brillant. Court sur pattes et plutôt replet, aboyant sans cesse, il ressemble à son maître. Les deux lorgnent les victuailles à portée de vue, plus loin sur l'îlot de la cuisine. Je rêve : Édouard a déjà une poignée de cacahuètes dans sa main. Moi qui me demandais où j'avais mis la coupelle. Il l'a manifestement trouvée. D'un geste, il les porte à sa bouche et les avale sans les croquer, comme des comprimés. Un ogre, mais avec un sourire jovial et un bagout désarmant.

– Sarah, Marceau ! J'attends ce jour avec bonheur chaque année. Ça ne change pas ici ! Et il ne faut pas, c'est le secret de mon écrivain vedette.

Sa franche accolade est toujours aussi virile et je devine sur mon épaule les grains de sel des cacahuètes laissées par ses doigts – Freud n'a pas eu le temps de les lécher. Édouard se penche soudain vers Marceau, regard complice.

– Tu as reçu mon petit cadeau ?

Je regarde Marceau qui a l'air gêné. Je ne sais pas de quoi il parle.

– Écoute Édouard, elle est magnifique, mais... je n'ai pas un poignet à montre, et... je m'en voudrais de l'abîmer.

– Une Breitling Aviator, c'est fait pour toi, ça ! Tu pilotes ton vieux Savage Bobber presque toutes les semaines. Marceau, lâche-toi un peu ! Tu es un besogneux qui ne se fait pas assez plaisir. Avec tout ce que tu gagnes, tu peux te le permettre !

– La maison au bord du lac et mon zinc suffisent. Tu me connais – je ne veux pas être surpris si un jour tout s'arrête, comme ça, d'un coup, sans prévenir.

– Je pourrais te publier les yeux fermés, Marceau.

– Ne le fais jamais.

– Je te rassure, je ne suis pas encore sénile. Et si le texte n'était pas bon, Marceau, sois tranquille, j'ai de bons ghostwriters.

Le visage de Marceau change imperceptiblement. Il vient de basculer dans *son* monde.

– Un accident sur un texte... avec moi, ce serait un crash fatal, Édouard.

– Allez, je te taquine. Je suis toujours impatient de savoir ce que tu vas me proposer, tu le sais.

Je tends le plateau d'empanadas à Édouard, tandis que Marceau file à l'anglaise. Freud lève le museau et attend les miettes, mais Benjamin arrive en courant et le divertit de son objectif. Mon fils caresse la tête du chien et l'emmène en l'appelant joyeusement.

Édouard a englouti sa dernière bouchée avec une satisfaction non dissimulée, avant de se diriger d'un pas presque

cérémonieux vers la terrasse. Le rituel de l'éditeur peut commencer, celui qu'il pratique toujours loin de mon salon, où je tolère mal ces volutes lourdes. De la poche intérieure de sa veste en tweed, il extrait avec révérence un Cohiba Behike 56, le Saint Graal des aficionados, logé dans son étui en cèdre espagnol.

Ses gestes sont précis, quasi liturgiques. Il sort d'abord son humidimètre de poche Xikar pour vérifier le taux idéal de la feuille de cape. Puis, entre ses doigts experts, fait rouler le cigare sous ses narines, humant les effluves de cuir et de bois précieux. Le coupe-cigare en argent guilloché – un cadeau de Marceau – effectue une coupe nette, libérant les premières notes terreuses. Édouard observe avec attention la tranche, tel un œnologue scrutant la robe d'un grand cru.

Son briquet ST Dupont produit cette flamme bleue caractéristique. Le rituel du *toasting* commence : la flamme lèche délicatement le pied du cigare, préparant le tabac à l'allumage. Édouard fait ensuite tourner lentement le Cohiba au-dessus de la flamme, dans une chorégraphie millimétrée. Les premières bouffées s'élèvent, portant la promesse des arômes complexes à venir – notes de café torréfié, de cacao amer et d'épices orientales.

Un sourire de contentement se dessine sur les lèvres de l'éditeur tandis qu'il tire les premières bouffées, les yeux mi-clos, savourant ce moment comme on déguste un instant d'éternité. Le succès à venir du nouveau roman de Marceau se mêle déjà aux rubans de fumée qui s'élèvent dans l'air du soir, dansant au-dessus des eaux calmes du lac.

\* \* \*

J'augmente le volume de la hi-fi, on utilise trop rarement la puissance de ces appareils. Le son emplit la maison et porte jusqu'au lac. Certains soirs, j'aime briser le silence, irradier le chalet de joie et de bruit. J'aperçois Karen qui danse sur la terrasse avec sa fille, Zoé, et la mienne. Je ne les avais pas vues arriver. Karen porte une combinaison à manches papillon, ample et ceinturée taille haute, couleur orange brûlée. Une étoffe légère avec un décolleté plongeant qui flatte sa silhouette élancée. Le tout avec des escarpins à bride de cheville et semelle compensée, qui la hissent à près d'un mètre quatre-vingts. À ce moment, je regrette de ne pas avoir choisi mon pantalon en lin qui souligne mes formes. Sur la pointe des pieds, j'embrasse Karen et lui adresse un clin d'œil en effleurant sa tenue, elle sourit. Elle se fait de nouveau emporter par les filles alors que je lui demande où est Rollin, son mari. Entre deux pas de danse, elle tend un bras en direction du jardin. Plus loin, sur la pelouse, Alexis entraîne Marceau et Rollin, ses grands copains depuis vingt ans, prêts à faire des étincelles ce soir. Alexis les débride, verre à la main, ils enchaînent les séries de déhanchés suggestifs. Rollin, massif et musclé, est toujours aussi maladroit, mais il suit. C'est un contemplatif, chaleureux de nature, le doux rêveur de la bande, incollable quand on l'interroge sur la faune et la flore lors de nos virées. Anticonformiste jusqu'au bout des ongles, il n'a jamais renoncé à sa liberté et vivote avec son

camion-restaurant. Depuis le perron, Édouard expire des volutes de fumée chargées après avoir tiré sur son cigare rougeoyant. Visage lumineux, yeux rivés sur Marceau. La vérité, dans ce genre d'instant, c'est que j'ai toujours peur que quelque chose advienne et brise tout – comme dans les romans de mon mari. Il y a les fausses alertes, et les vrais drames.

22 : 00. L'arrosage automatique se déclenche. Je l'avais oublié, mon cœur fait un bond. Je reçois quelques gouttes, des cris d'amusement et de surprise jaillissent. Alexis retient Rollin sous la pluie artificielle, pendant que Marceau court à grandes foulées vers le cabanon pour stopper le système. Et pendant que les trois amis amusent la galerie, mon fils me tire par la manche et m'emmène sous les fines gouttelettes rafraîchissantes en cette chaude soirée aux faux airs d'été. Je dégrise légèrement, mon cœur tambourine, mais je respire – et je lâche prise.

La magie prend fin aussi soudainement qu'elle est apparue. Le réseau d'arrosage est stoppé, les garçons sont trempés. Alexis retire ses vêtements et tente d'attirer Rollin en direction du lac. Ce dernier résiste au trublion éméché et le laisse filer. Il a déjà son compte, trempé de la tête aux pieds. Alexis, railleur, presque nu au milieu du vaste jardin à la nuit tombante, dans le pinceau des lumières du chalet, lance un dernier appel à la cantonade. Rollin secoue la tête tandis qu'Alexis s'élance sur le gazon et disparaît en un plongeon dans le lac devenu nuit. Plusieurs secondes s'écoulent et il jaillit des profondeurs dans une bruyante éclaboussure, goguenard. Le clapotis de l'eau autour de lui

fait miroiter la surface, où dansent les points lumineux des éclairages sur l'immensité du lac. Au loin, les rives suisses se dessinent comme un serpent éclairé. La température de l'eau est saisissante, je le sais. Même sous l'emprise de plusieurs verres, on n'échappe pas à sa morsure froide. Le plus important, c'est qu'il ne prenne pas la vie de ceux que j'aime ; il m'a déjà recrachée une fois juste avant que je ne me noie. Je lui dois d'être une nageuse confirmée, avec même quelques médailles à mon palmarès. C'est lui et moi, comme les forêts et les montagnes autour – depuis toujours.

Rollin a les vêtements qui lui collent à la peau, dévoilant ses épaules trapues.

– Je crois que j'ai besoin d'une serviette de bain maintenant.

– Idiot, ça ne suffira pas, lui dis-je en riant. Tu connais la maison, file à la salle de bains et prends des affaires dans l'armoire de Marceau. Tu seras juste un peu serré.

Karen éclate de rire avec moi alors que Rollin entre dans la maison. Nous nous connaissons depuis longtemps, par l'intermédiaire de nos deux hommes. Notre amitié et la confiance que nous avons l'une en l'autre nous ont permis d'envisager de nous associer pour créer cette agence de location de bateaux, qui marche plutôt bien désormais. À quelques mètres de la rive, Alexis siffle et jette son caleçon trempé en direction du jardin. Freud ne se fait pas prier et attrape au vol le tissu trempé qu'il rapporte à son maître. Alexis avance vers la berge et sort à reculons de

l'eau, tournant vers nous ses fesses blanches. Karen est la plus prompte à réagir :

– Alexis, les enfants ! Tu exagères !

Alexis continue ses fanfaronnades en rejoignant le ponton qu'il utilise comme rampe de lancement pour plonger de nouveau dans le lac, avec une maladresse surjouée. Benjamin commence à se déshabiller à son tour, mais je l'arrête tout net. Déçu, il rejoint la rive et soutient Alexis, qui de loin tente de me convaincre. C'est peine perdue, les gars.

Rollin réapparaît un peu plus tard, au sec, en tenue de Marceau mal ajustée. Je lui trouve un air étrange, est-il fatigué ? Il a perdu son sourire et avance à grands pas, avec une large serviette, au secours de son pote nu, sorti de l'eau et qui commence à grelotter. L'anatomie d'Alexis ne mérite pas aussi grand, mais il sera plus civilisé en se drapant pour la fin de soirée.

Ils s'écartent de quelques pas, ensemble, vers le fond du jardin, à l'abri des frondaisons, à la lisière du bois, non loin du bateau amarré encore dansant à la suite des pitre-ries d'Alexis. Ils semblent en plein conciliabule. J'espère qu'Alexis n'entraîne pas Rollin dans une nouvelle idée tordue. Ces soirées ont ceci de spécial qu'elles semblent nous replonger vingt ans en arrière, dans l'insouciance d'alors. Marceau sort à son tour de la maison, l'air sérieux, comme s'il était déjà ailleurs – une tête soucieuse que je lui connais de temps à autre. Pourquoi ce soir ? Aurai-je un jour une réponse à ce mystère ? Les rares fois où j'ai voulu en savoir plus sur ces sentiments qui le traversent,

je me suis retrouvée comme au bord d'un précipice sans fond. C'est la limite de notre couple. Une règle dont on ne parle pas, une distance de sauvegarde, *sa* sauvegarde.

\* \* \*

Il est minuit passé, l'épisode du bain a changé l'ambiance. Le buffet résiste aux derniers assauts. Les aboiements de Freud attirent l'attention. Il a le poil dressé et se tient face au petit bois jouxtant le jardin. Édouard le siffle, sans effet. Il finit par se déplacer pour le ramener. C'est peuplé d'animaux nocturnes autour du chalet. Les enfants en surprennent parfois quand ils s'aventurent dans le bois.

Édouard revient. Dans les bras de son maître, langue pendante, Freud semble avoir déjà tout oublié. Édouard me remercie pour la soirée et rappelle à Marceau le planning des soixante-douze heures à venir, notamment le passage télé sur la grande émission littéraire et l'enregistrement en studio pour un spot radio. L'attachée de presse lui communiquera son agenda mis à jour pour les signatures en librairie. Ce que j'ai appris au fil des années c'est que ce job d'écrivain n'est qu'une forme de liberté conditionnelle. Je partage mon mari avec Édouard, les journalistes, les lecteurs... Mais aussi avec beaucoup de personnages de fiction. Si ces derniers pouvaient parfois s'effacer et me laisser un peu plus Marceau, ça m'irait mieux. Refermer son ordinateur juste le temps que la machine digère son manuscrit en cours ne me suffit pas. Mais ce n'est pas

moi qui décide, et je ne suis pas certaine qu'il le décide réellement lui-même.

\* \* \*

À 1 h 45, tout le monde est rentré chez soi. Hermione et Benjamin sont enfin dans leur chambre, écrasés de sommeil. Je frappe discrètement à la porte du bureau de Marceau, son sanctuaire. J'entends sa voix feutrée juste derrière.

– Encore cinq minutes, je termine un message. J'arrive.

Dans ma tête je traduis... une demi-heure ou une heure. Je file dans la salle de bains, j'avale un Dafalgan. Fatigue, alcool, le mal de crâne ne va pas tarder. Je suis épuisée mais satisfaite, la soirée était réussie. En me glissant sous les draps, l'épuisement et le léger flottement dû à l'excès d'alcool m'emportent. Je n'aime pas l'idée de m'endormir sans la chaleur de mon homme à mes côtés, je résiste. J'ai besoin de lui. Je résiste encore, mais ma conscience se débranche.



Dimanche 16 mai 2021

*Le jour de la mort de Marceau Miller*

Lueur floue, 5 : 10 affichées à l'écran du réveil. Marceau n'est pas à côté de moi. Maudit écrivain. Je fronce les sourcils, mais mes yeux se referment. Je replonge.

\* \* \*

8 : 15, léger mal de crâne, je devine le beau temps à travers les volets. La lumière m'agresse. À côté de moi, les draps ne sont même pas défaites. Il a dormi dans son bureau ou quoi ? À pas feutrés je traverse le couloir, sans réveiller Hermione et Benjamin. Quelle mère ne préserve pas le sommeil de ses enfants ? Marceau n'est pas dans son bureau. Je n'entre pas, je n'y mets pour ainsi dire jamais les pieds : il n'aime pas.

Ma mémoire peine dans la brume du réveil, je fouille mes souvenirs, rien ne me revient à l'esprit. Il devrait être là, avec moi. Le salon est en désordre, je ramasse çà et là

quelques vestiges de la fête de la veille et scrute le jardin : personne. Je sors, pieds nus sur la terrasse, face au lac, calme, qu'aucune brise ne vient troubler. Notre petit hors-bord est accroché, solitaire, au ponton. La température de l'air est douce, presque comme dans le chalet. Au loin, face au hangar, je ne distingue pas notre vieux pick-up. Il me semblait être encore garé là hier. Je contourne le chalet, dans le silence du gazon frais qui absorbe mes pas. Je sens l'herbe froide qui me chatouille la plante des pieds. Je m'approche du hangar, grand ouvert, comme d'habitude. Le Savage Bobber est là, avec son hélice étincelante et ses larges ailes. Je l'aurais entendu décoller dans le pré d'à côté de toute façon. Toujours pas de pick-up en vue. Je tourne sur moi-même et jette un regard vers le bois et le chemin qui mène à la route devant chez nous. D'une voix encore éteinte, j'appelle Marceau, mais seul un volatile proche de moi se manifeste dans un claquement d'ailes et s'élève au-dessus du chalet. Un instant j'envie sa position, au-dessus du monde, et son point de vue, sur le lac, sur les montagnes. Peut-il apercevoir Marceau de là-haut ?

De retour dans la maison, j'ouvre les placards de l'entrée. J'y trouve les chaussures de sport, celles de Marceau rangées à côté des miennes, et surtout je vérifie son sac d'escalade : vide. Ses chaussons et son sac à magnésie ne sont plus là. Je tressaille, et puis je me souviens : il s'en est débarrassé, le jour où il m'a promis d'arrêter ses free solos, son frisson d'escalade sans corde, sans sécurité... et surtout, selon moi, sans conscience. Vestes et manteaux

sont accrochés aux patères ou suspendus dans l'armoire. S'il n'a rien pris avec lui, c'est qu'il sera vite de retour. J'envoie un SMS, lui rappelant au passage que nous devons accorder nos plannings pour les jours à venir, entre ses obligations liées à la promotion de son roman et, de mon côté, les locations de bateaux qui n'arrêtent pas en cette saison. Sans oublier que les enfants ne se gèrent pas encore eux-mêmes.

\* \* \*

Midi. Je m'agace à éplucher les pommes de terre pour les frites que me réclame Benjamin. Et pour la dixième fois, au moins, je réponds aux enfants que non, je ne sais pas où est leur père. Au pays des promesses, Marceau est le premier à désertier. Hermione comptait sur lui pour installer son système d'éclairage connecté, Benjamin pour le montage complexe de son nouvel avion radio commandé. Je leur conseille de négocier des contreparties. Sur mon téléphone, aucun nouveau message. J'appelle pour la troisième fois, toujours pas de tonalité : « Bonjour, vous êtes bien en communication avec Marceau Miller... » Je coupe. Mon ton change avec le cinquième texto.

*Bordel, t'es où ?*



Lundi 17 mai 2021

*Lendemain de la mort de Marceau Miller*

8 : 00.

J'appelle une dernière fois Benjamin. *Sinon ce sera sans petit déjeuner avant l'école.* Hermione est à fleur de peau. Lui demander de débarrasser la table suffit pour qu'elle parte en pestant et claque sa porte de chambre. Un lundi matin normal, enfin, presque normal. Habituellement, Marceau agace Hermione avant moi.

Hier soir, je leur ai servi un premier mensonge : papa est en déplacement pour le lancement de son nouveau roman, j'avais oublié, il m'en avait parlé. Je n'ai toujours pas commencé la série de coups de fil aux amis et connaissances ; je m'accroche sans y croire à l'idée que Marceau va se pointer avec une explication à laquelle je n'avais pas pensé, à l'idée que tout va reprendre, normalement.

\* \* \*

9 : 15.

Une amertume dans la gorge, c'est le stress, mon estomac ne supporte pas. Dans le meuble haut de la salle de bains, je cherche désespérément des médicaments. Je ne trouve rien, la moitié sont périmés, il faudra trier. Ça va aller. Dès que j'aurai des nouvelles, tout rentrera dans l'ordre. Fébrile, je prépare mes affaires en tâchant de ne rien oublier pour cette journée de travail qui s'annonce mal.

En retard à l'agence, je n'ai pas la tête aux urgences habituelles. Karen gère déjà les premiers clients. Sans doute à cause de ma tête ahurie, elle me demande si tout va bien, et ce que j'ai fait du reste du week-end après la fête de samedi soir. Et finalement je craque. Je lui avoue que je n'ai plus de nouvelles de Marceau depuis la fin de soirée justement. A-t-elle une idée d'où il pourrait être ? Je lis l'hébétude dans son regard. Je dois avoir l'air idiot. Elle hésite, elle cherche une explication rassurante. C'est peut-être en lien avec la sortie de son livre ? Ça ne tient pas, il m'aurait laissé un mot, même pour s'isoler, comme ça lui arrive parfois. Je fais le tour de l'agence comme si je cherchais naïvement ici aussi. Karen me sert un thé et consulte la liste de nos bateaux disponibles pendant que je les compte les uns après les autres, amarrés au ponton de l'agence. Il est arrivé en de rares occasions que Marceau en emprunte, tout comme Alexis ou Rollin d'ailleurs. Karen appelle Rollin, tandis que je tente ma chance auprès d'Alexis. Mon cœur s'accélère à mesure que toutes les prises auxquelles je m'accroche cèdent. Ils ne savent rien. J'enchaîne avec son éditeur. Édouard ne trouve rien

de mieux que de me rappeler l'urgence du plateau TV et les interviews radio des prochains jours. Échec sur échec, même après avoir contacté des connaissances de connaissances. Mes phalanges blanchissent à force de serrer mon téléphone. Une alarme s'allume dans mon esprit. Je lis la même inquiétude, à peine voilée, dans le regard de Karen. Elle m'assure pouvoir gérer l'agence seule et me met presque à la porte ; j'ai mieux à faire, il faut retrouver Marceau.

J'ai toujours pu compter sur Karen. Nous nous comprenons parfaitement – sachant rire des mêmes choses, tenir à distance les jugements gratuits, composer avec nos défauts. De vraies partenaires, avec une confiance sans limites. À tel point que c'en est presque vertigineux : elle pourrait tout me prendre si elle le voulait ; je garderais les yeux fermés. Mais vraiment : m'associer avec elle pour monter l'agence sur le lac a été l'une de mes meilleures décisions. Le choix d'être indépendante, aussi, et en accord avec mes valeurs. Trouver ma place, sur le lac, entourée des forêts et des montagnes – mon fief, mes racines.

Mais Marceau, c'est aussi mes racines. Partir sans prévenir, sans répondre au téléphone, encore plus au moment du lancement de son nouveau livre, c'est anormal. Comme si on me demandait d'avancer sans lumière, avec rien à quoi s'accrocher. Mon cœur bondit à chaque SMS et aux appels que je reçois, de plus en plus nombreux, de notre entourage, aussi soucieux que moi, qui demande

des nouvelles, qui parfois suggère des idées... Et se fait certainement la sienne, mais en silence.

\* \* \*

15 : 20.

Je reviens d'un périple en voiture sur les rives du lac, d'Yvoire à Meillerie, jusqu'à la frontière suisse. Je me suis arrêtée partout – les restaurants, les clubs de sport, tous les lieux que fréquente Marceau, parfois très isolés, quand il veut écrire loin de tout. Agir, il faut agir. J'ai besoin d'aide. Je me gare devant la gendarmerie de Thonon-les-Bains, la plus proche et la plus importante. J'ai la boule au ventre en entrant : qu'est-ce que je fiche ici ? J'en suis là, avec mon angoisse pour bagage. Ils sont ma dernière option. Un jeune gendarme écoute ma détresse et prend note de tout ce que je lui dis. Il se veut rassurant et me convainc qu'il n'y a rien d'alarmant pour le moment. Il commence à me poser des questions sur mon couple, les conflits, les infidélités qu'il aurait pu y avoir... Mon visage se durcit. Je lui rappelle que mon mari a disparu et que je suis ici parce que justement je n'ai aucune explication. Il me demande de me calmer. J'ai haussé le ton ?

Finalement, un certain capitaine Robin Delmas se présente à moi. Un type arrogant, qui me prend de haut. Dans son bureau où il me reçoit, je dois tout reprendre, étape par étape, réexpliquer, encore – la soirée, l'alcool, oui, pas d'autres produits, évidemment que non ! Je contrôle difficilement le niveau de ma voix. Au bord de m'emporter,

je bafouille. Il nous prend pour qui ? Chez les célébrités, les substances illicites sont fréquentes, soutient-il. Là, je m'énerve pour de bon. Non, Marceau ne touche pas à la coke. Nos premiers et derniers joints remontent aux années lycée. Son regard condescendant m'insupporte. Marceau n'a laissé aucun mot, rien ne manque dans la maison ? Non. Pas de signe avant-coureur, pas de changements particuliers dans les habitudes ? Toutes ces questions, je les ai déjà passées en revue. Je lâche un énième « Non » sec, le souffle court. Il est parti avec le pick-up, c'est tout. Delmas conclut que Marceau étant absent depuis moins de quarante-huit heures, il ne peut rien déclencher pour un adulte de quarante ans en pleine possession de ses facultés intellectuelles, sans conflits particuliers ou raisons préoccupantes. Et voilà, c'est tout. Il me dévisage, avec un sourire presque satisfait en prime. Je sens monter en moi une envie de frapper. Visiblement, je suis la seule à comprendre que rien dans cette situation n'est normal. J'ai l'impression que quoi que je dise, il n'entendra rien. Comme face à un mur, ma colère me revient au visage. On me raccompagne ; je dois le tenir informé, affaire classée.

Je sors, encore plus mal qu'à l'arrivée, avec une difficulté à respirer, une sensation de vide, d'abandon. Incomprise, méprisée, mais pas moins déterminée. Il va me revoir, Delmas, ça il peut en être certain. Mon cerveau tourne à plein régime. Il y a forcément des solutions... Et puis un flash. Une idée. Je grimpe dans mon véhicule et je démarre en trombe.



Lundi 17 mai 2021

*Lendemain de la mort de Marceau Miller*

Thonon-les-Bains est dans mon rétroviseur. La voix exaspérante du capitaine Delmas résonne encore, comme s'il était accroché à mon pare-chocs. Je voudrais accélérer pour le laisser loin derrière moi, mais la circulation sur l'axe principal est saturée. Je bifurque sur les routes secondaires, plus proches du lac. Ça ne me fera pas gagner de temps, mais au moins je peux jouer du volant. La vue sur le lac se dévoile entre les trouées de verdure – des frênes, des hêtres, des érables. Lui au moins ne me trahit pas. Je file sur les petites routes entre les habitations aux toits de tuiles patinées par le temps, parfois teintées d'un vert tendre de mousse. Les résidences aux bardages boisés se fondent dans le décor. J'approche enfin de chez nous. Paysage familier, à la fois réconfortant et cruellement vide. Mon cœur bat au rythme des derniers virages, oscillant entre l'espoir lancinant de retrouver Marceau et la peur glaciale de son absence.

En arrivant au chalet, j'aperçois un véhicule garé devant la maison. Les arbres de la haie me permettent à peine de le distinguer. Mon cœur bat à tout rompre. J'accélère sur le chemin poussiéreux, un mélange de falun et de terre où les trous et les pierres ne ménagent ni les pneus ni les amortisseurs. Dans mon sillage, un nuage brun s'élève et blanchit les feuillages autour. Marceau est peut-être enfin rentré ? Je n'ai pas de place pour la colère tant l'angoisse m'envahit. Des picotements me parcourent le corps. La peur se nourrit de moi, comme si tout m'échappait. Comme une perception étrange avant qu'un événement se produise.

Une silhouette sort brusquement du bois et me fait de grands signes. Je me rends compte que je roule bien trop vite. Instinctivement, sous l'effet de l'adrénaline, mon pied droit écrase la pédale de frein, mes pneus dérapent sur plusieurs mètres. Je m'arrête au niveau de l'homme qui, un peu secoué, chasse l'air et la poussière devant son visage. C'est le vieux Reynaud. Je comprends alors que le 4 x 4, c'est le sien. Malgré mon fol espoir déçu, le voir ici me réconforte. Yves Reynaud me connaît aussi bien que Marceau – depuis que nous sommes adolescents. C'est aussi et surtout un gendarme à la retraite, solide comme un roc, qui ne fait pas ses soixante-dix ans. On ne se voit pas souvent, mais avec lui, c'est comme si le temps avalait les blancs et la distance. Il est toujours là, fidèle, loyal. Paternaliste. Il contourne ma voiture et grimpe côté passager. Le moteur tourne, je n'arrive pas à parler, mon visage est défait. Il se penche vers moi et me prend dans ses bras. Je me sens soudainement submergée, me mords les lèvres